

LES RELATIONS DOMINATION / SOUMISSION ET LE GENRE

Au moins cinquante nuances dans les rapports de pouvoir et de genre

Ingrid VAEREMANS et Benoît DIDIER

Décembre 2015

Promotrice : Dr Esther Hirsch – Université Libre de Bruxelles

Co-Promotrice : Dr Denise Medico – Université de Genève



Nous remercions notre promotrice, Esther Hirsch, ainsi que notre co-promotrice, Denise Medico pour le temps qu'elles nous ont accordé, pour la bienveillance et l'intérêt de leurs remarques.

Nous remercions tous nos témoins volontaires, pour leur accueil et pour la confiance qu'ils nous ont accordée dans le dévoilement de leurs expériences parfois secrètes, toujours intimes.

Les relations domination / soumission et le genre

Au moins cinquante nuances dans les rapports de pouvoir et de genre

Par Ingrid VAEREMANS et Benoît DIDIER

RÉSUMÉ

Nous avons interrogé trente-deux pratiquants des relations de domination – soumission sur le thème de l'influence du genre sur ces relations. Nous avons procédé à de longs entretiens semi-structurés, dans un esprit compréhensif et exploratoire. Nous avons réalisé une analyse qualitative des contenus de ces entretiens et comparé nos résultats avec d'autres études quantitatives et qualitatives. Le genre apparaît comme un opérateur complexe et son influence varie selon que l'on questionne sa dimension hiérarchique ou sa dimension binaire. Lorsque l'on considère la hiérarchie des genres, sur de nombreux aspects, la relation domination - soumission ne varie pas entre les couples stéréotypés et les couples non-stéréotypés. Ces derniers reproduisent en partie, sous une autre forme, le stéréotype de la domination masculine. Lorsque l'on compare les relations de domination – soumission dans les groupes qui ont une représentation binaire ou non binaire de la genralité, on constate des enjeux différents. Hors de la binarité, le rapport de pouvoir entre les genres a moins de sens. Chez les personnes qui n'ont pas de conception binaire, les relations de pouvoir portent plus sur la hiérarchie générationnelle. Au niveau individuel, les enjeux psychiques de ces pratiques sont différents selon le genre et le rôle.

Mots clefs : Domination, Soumission, BDSM, Genre, Stéréotypes de genre.

I. INTRODUCTION

Dans une étude publiée en 2013 par *The Journal of Sexual Medicine*, (Wismeijer, van Assen, 2013), on découvre que les adeptes de pratiques BDSM ont une meilleure santé mentale que les pratiquants de la sexualité dite « vanille »¹. Cette information est très intéressante, car elle contredit et inverse l'association très courante entre ces pratiques et le trouble mental. Dans les détails de cette étude, on découvre que les dominants ont en moyenne les meilleurs indices de santé mentale, viennent ensuite les « switches »² et puis les soumis, avant les « vanilles ». Le fait que l'étude ait porté sur 902 personnes pratiquant le BDSM et de 434 personnes à la sexualité « vanille » donne à ces résultats une certaine consistance et un certain crédit.

Ces informations ont constitué le point de départ de notre réflexion. Au-delà de la question de la santé mentale, nous avons été curieux de connaître les enjeux psychiques de ces pratiques et en particulier de savoir s'il y a une différence dans les groupes en fonction du genre ? Est-ce que les rapports de Domination/soumission (abrégé par la suite en D/s) sont modifiés en fonction du genre (h/f)? Est-ce que le fait d'être conforme ou non à son stéréotype de genre module, ou non et dans quelle mesure, le rapport D/s ?

Dans un premier temps, nous présentons quelques données connues autour des caractéristiques de ces pratiques BDSM. Nous examinerons des données épidémiologiques, et

¹ Terme utilisé par les pratiquants du BDSM pour désigner les personnes qui ont un comportement sexuel conventionnel – non BDSM

² C'est-à-dire des personnes qui alternent le rôle de dominant et de soumis.

des hypothèses issues de ces recherches. Dans un second temps, nous exposons notre travail d'investigation : notre méthode, nos sources, notre échantillon et les résultats.

II. LE BDSM ET LE GENRE

A. LA RELATION D/S

La complexité de l'acronyme BDSM doit nous mettre en garde sur la complexité et les surdéterminations de ce champ de recherche. On peut représenter sa fabrication de la manière suivante :

Bondage et Discipline

Domination et Soumission

Sadisme et Masochisme

B D S M

Il faut comprendre ce schéma comme une addition et donc le « D » et le « S » sont des lettres qui comptent double, qui sont surdéterminées. On voit se dessiner un vaste ensemble de comportements et de pratiques hétéroclites. Cet acronyme regroupe des pratiques comme le shibari³, les jeux avec des sex-toys, les jeux avec les fluides corporels, les tenues imposées, les contentions et les enfermements, les exhibitions en public, les humiliations, l'endurance à la douleur, des pratiques de chasteté imposée, d'attitudes protocolaires, des jeux de pouvoir, d'obéissance et de servitude, de pratiques multipartenaires⁴... .

L'univers BDSM est associé dans l'imaginaire collectif à un lieu particulier : le donjon et le décorum d'instruments qui vont avec : croix de St André, martinets, fouets, cravaches, colliers, bracelets, cordes, chaînes, pinces, godes-ceinture, cagoules, bougies... tout est fait pour évoquer une salle de torture. On peut y trouver des cages, des carcans, et des dispositifs pour pratiquer des suspensions. Il peut y avoir des variations thématiques sur le monde médical ou scolaire. Ce décor peut être très élaboré⁵, et cela sera souvent le cas de personnes qui font offre de services : le client ne doit pas être déçu.

Ce décor n'est cependant pas nécessaire. Il faut bien sûr un peu de matériel de base⁶. Ce qui est essentiel, par contre, c'est d'être capable de dessiner imaginairement et symboliquement un espace-temps particulier au sein d'une relation. Un de nos témoins raconte que leurs séances se déroulent en pleine nature, été comme hiver, en forêt. Son partenaire est marié et il désire garder secret son intérêt pour le BDSM. Leur « donjon » tient dans une malle soigneusement cachée. Lorsque ces pratiques ont lieu dans un couple qui partage une vie conjugale au quotidien, il existe également des balises qui délimitent l'espace-temps BDSM

³ Bondage japonais appelé aussi Kinbaku-bi.

⁴ Un témoin nous a confié une checklist qui comporte 245 items décrivant chaque fois une activité. Ces listes sont souvent utilisées pour convenir entre des partenaires BDSM de ce qui est possible, un peu, beaucoup, passionnément ou strictement tabou. On en trouve d'autres sur internet et le pouvoir de l'imagination semble être la seule limite à la multiplication des variations et combinaisons possibles.

⁵ Le mari d'une maîtresse est artisan-créateur de meubles BDSM : elle a un donjon très bien aménagé.

⁶ Une soumise nous confie son bonheur d'aller parcourir les rayons des magasins de bricolage, elle imagine toutes les utilisations détournées qu'elle pourrait faire avec le matériel qu'elle voit.

de la vie quotidienne. Une dominatrice évoquait, par exemple, le passage du tutoiement au vouvoiement et à l'utilisation de l'impératif comme un signal qui fait basculer l'interaction avec son partenaire dans le registre BDSM.

Ces pratiques sont susceptibles d'une grande variation dans les comportements et les combinaisons de ces comportements, selon les pratiquants, les occasions, les moments. Certains pratiquent en club, d'autres dans le strict cadre privé. Les uns ont intégré ces pratiques à leur vie conjugale, pour d'autres elles font partie d'une double vie cachée, pour d'autres encore cette double vie est parfaitement connue et acceptée par le partenaire officiel. Certaines impliquent la douleur, d'autres pas. L'absence de schéma standard semble être la règle qui vaut pour tous bien qu'individuellement les comportements et les interactions peuvent être particulièrement codés ; les pratiquants ne font pas n'importe quoi.

Nous voulons restreindre notre étude aux pratiques sexuelles ludiques, hédonistes, généralement définies par l'acronyme SSC⁷ (Sécurisé, Sain, Consensuel) et nous centrer sur les relations de type D/s qui nous semblent les plus représentatives du stéréotype des relations de genre.

Nous excluons de notre approche la délinquance sexuelle qui pourrait exister à l'occasion de ces pratiques. En effet, de l'extérieur, l'univers BDSM semble brutal, violent, sans respect mutuel. Mais nous sommes sur un registre de comportements et de relations où le paradoxe n'est jamais loin. Et le plus évident est que ces personnes contractualisent un rapport hiérarchique qui par définition échappe au contrat. La culture BDSM prend souvent le contrepied des idées reçues. Le consentement constamment recherché est une vraie valeur consensuelle pour cette communauté par ailleurs assez disparate quant à ses pratiques. Le discours au sein de la « communauté BDSM⁸ » met en exergue le fait que ces pratiques permettent à l'individu de s'épanouir, de se réaliser complètement, d'aller au bout de soi-même et d'intensifier la relation que l'on a avec son partenaire.

B. QUI SONT LES PRATIQUANTS DU BDSM ?

1. LE FANTASME BDSM

Avant d'examiner les éléments de réponses à ces questions, nous voulons faire état d'une recherche anglaise sur le fantasme qui peut nous aider à prendre la mesure du phénomène (Kahr, 2008). Nous pensons que le fantasme est le lieu de naissance de ces pratiques BDSM. Mais, on va le voir, il y a loin du fantasme à la réalisation du fantasme. Après avoir travaillé de manière qualitative avec 10 sujets, Brett Kahr, psychothérapeute anglais, a constitué un questionnaire composé de 52 items qu'il a adressé à un panel représentatif de la population anglaise sélectionné par un institut de sondage (*You Gov*). Il a, de cette manière, constitué un échantillon de 13 553 sujets.

On apprend ainsi que 29% déclarent avoir le fantasme de jouer un rôle dominateur ou agressif pendant l'amour. 33% fantasment sur un rôle soumis ou passif. 23% ont le fantasme d'attacher quelqu'un et 25% de se faire attacher. 11% fantasment de forcer quelqu'un à se déshabiller et 13% rêvent plutôt d'être forcé à se mettre nu. 6% fantasment sur le travestissement ou sur l'urophilie passive et active. 3% reconnaissent fantasmer sur l'humiliation comme auteur et victime. 9% fantasment sur l'utilisation d'un gode ceinture (Kahr, 2008, pp. 368-370). Ces données ne font malheureusement pas de distinctions de

⁷ Même acronyme qu'en anglais (*safe, sane, consensual*). Il est très usité sur les sites BDSM.

⁸ Pour autant que l'on puisse parler de communauté.

genre. Mais, puisqu'elles sont issues d'un échantillon représentatif, elles devraient nous inciter à penser que l'imaginaire BDSM est plutôt largement distribué dans la population. Et en effet, si cela n'était pas le cas, comment expliquer les 125 millions de livres de la saga « Fifty Shade of Grey » vendu en 51 langues de par le monde ? Cette large distribution permet aussi de comprendre l'inclusion progressive des « codes SM » dans les productions publicitaires, ce qui participe en retour à la banalisation de cet imaginaire (cf. : Sammoun, 2004).

Dans son analyse, Brett Kahr explique qu'un des rôles du fantasme est de satisfaire des désirs transgressifs. Ils sont aussi un moyen de contrôler les traumatismes infantiles en étant en quelque sorte des prolongements des jeux sexuels de l'enfance. En servant de soupape de sécurité, en permettant des scénarii où l'on transforme le traumatisme en victoire, le fantasme participe à l'équilibre psychique et constitue une sorte d'automédication. « *On est en droit de dire que celui qui est heureux ne fantasie jamais, seul le fait celui qui est insatisfait. Des souhaits insatisfaits sont les forces de pulsion des fantaisies, et chacune des fantaisies est un accomplissement de souhait, un correctif de la réalité insatisfaisante* » (Freud, 1908, p.164). Nous pensons que ces fonctions sont aussi présentes nécessairement dans la mise en acte de ces fantasmes au travers des pratiques BDSM et nous chercherons à le vérifier.

Avant de commencer notre enquête, nous avons trouvé trois sources d'information. La première est l'étude néerlandaise signalée dans l'introduction (Wismeijer, van Assen, 2013). La deuxième est une enquête nationale australienne (Richters, et al., 2008) et la troisième est une enquête française réalisée à l'Université de Strasbourg (Poutrain, 2003). Nous ne reviendrons pas sur la première puisque nous en avons présenté le principal enseignement, à savoir que l'on a un meilleur indice de santé mentale lorsque l'on est pratiquant du BDSM que lorsque l'on a une sexualité « vanille ».

2. L'ENQUÊTE AUSTRALIENNE

Cette enquête nationale australienne (Richters, et al., 2008) a porté sur 10 173 hommes et 9134 femmes de 16 à 59 ans qui forment un échantillon représentatif (sexe, âge, région). Trois hypothèses ont été testées. Premièrement, les participants du BDSM auraient, plus que les autres, un passé de traumatisme sexuel. Deuxièmement, sur une échelle de détresse psychologique, ils pourraient avoir un score plus élevé. Et troisièmement, ils devraient avoir, plus que les autres, des difficultés dans la sphère sexuelle ; des troubles du désir ou de l'orgasme.

L'enquête a montré que ces pratiques concernent 1,8% des hommes et 1,2% des femmes. Étant donné que ces chiffres sont issus d'un échantillon représentatif, ils peuvent être transposés à la population générale. On peut dès lors constater la très grande différence entre le fantasme et le passage à l'acte. Pour rappel et pour autant que l'on accepte que les populations et les cultures soient comparables, on relève que dans l'enquête anglaise sur le fantasme, un tiers de la population déclare avoir des fantasmes de domination et un tiers de soumission⁹.

⁹ Si l'on prend en considération qu'il y a une proportion de personnes « switch » qui répond affirmativement à ces deux catégories, on pourrait dire que, grosso modo, une moitié de la population a un imaginaire en affinité avec le monde BDSM. Pour évaluer la population qui pratique le BDSM, on peut penser au 5000 inscrits sur la liste de « L'antre du Diable » à Liège (cf. infra). Fetlife.com, réseau BDSM mondial fonctionnant sur le modèle de Facebook annonce 4 350 343 membres au total, dont 26 655 seraient en Belgique. Le groupe sur lequel nous avons posté notre appel à témoignage affiche 1 787 membres.

L'engagement dans les pratiques BDSM est corrélé avec un plus grand nombre de partenaires sexuels, et plus engagé aussi dans des relations bisexuelles.

Cette étude conclut par le fait qu'aucune des trois hypothèses n'a été vérifiée. Il n'y a pas de corrélation significative entre les traumatismes sexuels précoces et l'engagement dans une sexualité BDSM. Il n'y a pas non plus une détresse psychologique (tristesse, nervosité, dépression ...) plus importante chez les pratiquants du BDSM que chez les autres. Les scores des hommes étaient un peu inférieurs à la moyenne, et ceux des femmes légèrement supérieurs, mais sans différence significative. Il n'y a pas non plus de différence significative en ce qui concerne les difficultés dans le domaine sexuel.

3. « *SEXE ET POUVOIR* »

Chercheuse à l'Université de Strasbourg, Véronique Poutrain a étudié les rapports de pouvoir dans les relations sadomasochistes. Elle a travaillé à partir de 94 entretiens : 57 hommes dont 27 rencontrés directement, 37 femmes dont 20 rencontrées directement. Les autres entretiens ont eu lieu de manière virtuelle sur internet. Elle a travaillé aussi sur l'analyse de 900 petites annonces BDSM.

Un chapitre de son ouvrage (Poutrain, 2003) nous intéresse particulièrement, il porte sur les relations de genre et le pouvoir. Elle relève quelques différences selon le genre.

Par exemple sur l'aspect prostitutionnel. Elle souligne et nous avons eu également des témoignages dans ce sens, qu'il est valorisant pour une femme d'être dominatrice plutôt qu'identifiée à la prostitution. C'est plus rémunérateur, elles n'ont pas de rapport sexuel, elles reçoivent sur rendez-vous. Il y a aussi des fantasmes de prostitution chez les hommes soumis. Le fantasme du soumis est de se prostituer pour une maîtresse qui récolte de l'argent. En d'autres termes, il arrive qu'un soumis paie une dominatrice afin de se prostituer à son tour. Les hommes ne vivent pas de cette activité.

Les individus considèrent que la mise en scène BDSM n'est pas la reproduction de la domination masculine effective et socialement acceptée (Poutrain, 2003, p.119). Les femmes choisissent leurs rôles et ne sont pas contraintes à reproduire la « *valence différentielle des sexes* » (Heritier,1996). Certaines d'entre elles vont dominer des hommes et des femmes. De même, les hommes peuvent, quant à eux, se complaire dans la soumission et/ou la féminisation. Il existe, dit-elle, une réelle inventivité dans les déplacements subversifs opérés par la scène BDSM. Toute la question étant de savoir ce qui s'engage comme subversion, comme contestation de l'ordre établi, comme jeu, comme parodie des mécanismes du pouvoir et de la domination dans les configurations réalisées par les pratiquants du BDSM.

Cette perception serait en partie un leurre, et son analyse de quelques fragments de discours à propos de vidéos pornographiques BDSM souligne que la subversion des rôles de genre n'est que de façade. « *Les jeux de rôles ne cessent de reprendre les identités bipartites, le masculin et le féminin, la virilité et la féminité. L'imagerie BDSM présente un corps de femme surinvesti par la féminité. Qu'elle soit soumise ou dominatrice, qu'elle soit entravée ou qu'elle tienne le fouet, son corps est érotisé : cuissardes, talons hauts, vêtements de cuir ou de latex, maquillages, provocations, suggestions. Ce qui ne veut pas dire que le corps masculin ne soit pas, lui aussi érotisé. Cependant, il ne l'est pas de la même manière. Il demeure toujours plus accessoire* » (Poutrain, 2003, p.122). Il n'y a donc pas inversion symétrique des codes de genre.

Cette dissymétrie profonde se marque à plusieurs niveaux : par exemple ; « *si l'homme qui se soumet caricature l'image de la femme (par le travestissement ou le maquillage), la femme qui domine ne déprécie jamais l'image de l'homme* » (Poutrain, 2003, p.128). En ce qui concerne la domination des hommes, elle semble simplement accentuer et surinvestir la virilité. Alors que la domination des femmes passe par le désir et l'imaginaire de l'homme soumis, la domination des hommes réside essentiellement dans ses qualités : la maîtrise de soi, la possession de ses moyens, et nous pourrions ajouter, sa créativité.

Donc, dans le cas où l'homme domine et la femme se soumet ; « *nous sommes dans la traduction du sexe par le genre : la domination conforte l'homme dans une position masculine, la soumission conforte la femme dans une position féminine* » (Poutrain, 2003, p.131). Par contre, lorsqu'un homme se soumet en se féminisant par exemple, il est dans une illusion de soumission « *parce que, en jouant à être une femme dans l'humiliation, l'homme réaffirme sa virilité : il joue à être une femme parce qu'il n'en est pas une et que le jeu vient l'attester* » (Poutrain, 2003, p.131). De même une femme dominante est dans l'illusion de cette subversion du stéréotype, car « *la caricature demeure conjuguée au féminin. Les hommes savent qu'elles ne dominent pas réellement, elles ne font que participer à un jeu dont elles connaissent visiblement les règles* » (Poutrain, 2003, p.132).

Véronique Poutrain arrive à la conclusion que sous des apparences d'inversion ou de jeu avec le pouvoir, il y a, en réalité, une confirmation des stéréotypes : c'est-à-dire une réaffirmation de la domination masculine et de la soumission féminine. La domination féminine et la soumission masculine seraient une illusion. Nous chercherons dans notre enquête à vérifier cette hypothèse. Elle résume cela dans un tableau (Poutrain, 2003, p.131)

Homme	Femme
DOMINANT affirmation de la domination	DOMINANTE <i>illusion</i> de la domination
DOMINE <i>illusion</i> de la soumission	DOMINEE affirmation de la soumission

C. PENSER LA DIFFÉRENCIATION / HIÉRARCHISATION / BINARITÉ DES SEXES ET DES GENRES

Comment définir le genre? Il nous semble que l'on puisse donner deux définitions minimales : la première serait de dire qu'il est **un concept issu des sciences sociales et qui désigne les aspects non biologiques (donc essentiellement sociologiques) de la différence des sexes**¹⁰. Par exemple, la citation ci-dessous reprend cette idée. « *Le terme de sexe se réfère aux caractéristiques biologiques assignées à la naissance (c.-à-d., le corps, les organes) qui différencient les femmes des hommes, alors que celui de genre renvoie aux caractéristiques attribuées et prescrites à chacun des sexes. Parmi les caractéristiques du genre, on trouve les traits de personnalité, les comportements, les attitudes, les activités pratiquées, les centres d'intérêt et les rôles sociaux qui définissent socialement ses deux dimensions, la masculinité et la féminité. L'hypothèse théorique fondamentale associée à la catégorie de genre est que chaque culture oriente et encourage ces conduites, traits et activités* » (Clément-Guillot, Fontayne, 2011, p.59). Cette première définition du genre comporte une idée de différenciation (le féminin n'est pas le masculin), mais également d'arbitraire dans l'attribution culturelle de caractéristiques de genre. Il n'y a, en effet aucune

¹⁰ Définition inspirée de : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Genre_\(sciences_sociales\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Genre_(sciences_sociales))

nécessité a priori justifiant que la mort soit féminin (en français) ou masculin (en allemand). Il n'y a pas non plus de nécessité a priori pour que les femmes ou les hommes détiennent le monopole de certaines activités.¹¹

La seconde définition est semblable à la première à une grande nuance près. Le genre est un concept issu des sciences sociales et qui désigne les aspects non biologiques (donc essentiellement sociologiques) de la différence hiérarchisée des sexes. Le mot a en effet trouvé sa reconnaissance conceptuelle dans les années 1960 avec les études de genre américaines (*gender studies*¹²) et s'implante depuis une quinzaine d'années dans la sociologie française (Clair, 2012). Le concept de genre était utilisé au départ dans l'idée d'un alignement normatif et binaire du sexe biologique et des prescrits sociaux. Mais, avec le féminisme, il a pris une tournure plus militante. Le concept de genre s'est épanoui dans le terreau des théories et des revendications féministes, avec Ann Oakley en Angleterre¹³ et puis Christine Delphy¹⁴ en France (cité par Clair, 2012). Pour elles, la différence sexuelle n'est pas une pure différence, mais bien une différence hiérarchisée.

La question du genre et celle des rapports D/s ont en commun cette dimension de hiérarchisation des rapports. Cette dimension est appréhendée très justement par l'expression de Françoise Héritier (1996) : *la valence différentielle des sexes*. «*La valence différentielle des sexes se retrouve dans la hiérarchie connotant le système binaire d'oppositions qui nous sert à penser et qui est partagé par les hommes et les femmes. Ces catégories binaires pourraient être neutres, mais elles sont hiérarchisées. Ainsi, le haut est supérieur au bas, le plein est supérieur au vide, le dur au mou, la hardiesse à la passivité, la création à la répétition, etc. Ces oppositions sont extrêmement fortes et permettent de distinguer le masculin du féminin, le pôle supérieur étant toujours associé au masculin et l'inférieur au féminin* » (Heritier, 1996, p.77)

On doit donc comprendre que l'utilisation du concept de genre est l'occasion de questionner la dimension de la hiérarchisation implicitement à l'œuvre dans la division en genres. Du fait même de cette hiérarchisation, on comprend l'intérêt d'aller explorer les implicites d'une relation D/s, puisque nous avons là, à première vue, un groupe de personnes qui précisément axent leurs pratiques sur cette dimension.

L'hypothèse selon laquelle la relation D/s du couple femme dominante (fd) – homme soumis (hs) doit être d'une nature différente de celle pratiquée par le couple homme dominant (hd) – femme soumise (fs), se déduit assez naturellement de ce qui vient d'être dit. L'un accentue les stéréotypes de genre et l'autre en prend l'exact contrepied. Avoir et rechercher une relation en fonction de stéréotypes de genre ou non doit sans doute avoir une signification. Notre travail de recherche porte sur cette possible signification, sur le sens de cette différence.

L'hypothèse ainsi formulée semble a priori raisonnable. Cependant, il existe des données qui semblent annuler tout l'intérêt de cette question.

Dans un tout autre domaine que celui de la sexologie et de la sociologie du genre, Stanley Milgram s'est rendu célèbre par son expérience sur la soumission à l'autorité. Le genre était une des variables examinées et les résultats sont clairs : il n'y a pas de différence de

¹¹ Margaret Mead a fait cette démonstration culturaliste dans son étude où elle compare les Arapeshs, les Mundugumors, et les Chambulis à la société américaine au point de vue des rôles de genre. (Mead, 1963)

¹² Le terme *Gender* est généralement attribué à Robert Stoller dans « *Sex and Gender : on the development of masculinity and femininity*, New York, Science House, 1968.

¹³ Ann Oakley, *Sex, gender and society*, London, Temple Smith, 1972

¹⁴ Qui ira jusqu'à soutenir que : « Le genre précède le sexe » (in Hurtig, Kail et Rouche, 2002)

comportement entre les hommes et les femmes. Ce résultat a été retrouvé dans d'autres répliques de l'expérience¹⁵. D'autres expériences ont montré que les hommes et les femmes réagissent de la même manière si c'est une femme qui est dans la position de l'autorité ou dans la position de la victime (Guéguen, 2015, pp.27-28).

S'il s'agit bien d'autorité, d'obéissance, de soumission dans les deux situations (Milgram et D/s), il est évident que les contextes et les enjeux ne sont pas comparables. Néanmoins, le rapprochement des deux situations n'est pas sans soulever quelques questions sur ce qui est comparable et sur ce qui ne l'est pas¹⁶.

Ajoutons encore un élément dans la compréhension que nous avons de cette question du genre. Cet élément est celui de la binarité du genre. Comme tout bon locuteur francophone, nous considérons naturellement qu'il y a deux genres et que cette binarité épuise le réel. Or, d'évidence, il s'agit d'une simplification. La masculinité et la féminité sont des catégories binaires qui ne peuvent rendre compte de la réelle complexité du genre. De même que les phénomènes d'intersexualités illustrent la non-binarité du sexe biologique (il est chromosomique, gonadique, hormonal, et phénotypique), le phénomène de la transgenralité illustre que le genre n'est pas binaire. Au cours de l'enquête, nos rencontres avec des personnes transgenres nous ont montré que notre manière binaire de poser le problème était une réduction simplificatrice.

Néanmoins ces considérations n'annulent pas le fait que le fonctionnement binaire de l'identité de genre n'est pas remis en cause par bon nombre de praticiens du BDSM. Ils et elles se genrent de manière binaire ainsi que leur partenaire de jeu. Nous faisons le pari que cette distinction théorique importante n'a de portée que pour celui ou celle qui lui reconnaît cette importance.

Pour prendre en compte ces remarques, nous avons pris la décision d'examiner nos résultats en constituant deux groupes : un composé des personnes qui se reconnaissent dans une conception binaire de leur genre et de leur rôle et l'autre groupe avec les personnes qui n'ont pas une représentation binaire de leur genre ou de leur rôle (les « switches »).

Le choix d'objet est également une source de stéréotypes liés à l'hétérosexualité majoritaire. Christine Delphy écrit « *Mais il faut aussi déconstruire l'idée selon laquelle la sexualité, c'est un désir sexuel qui est provoqué, comme l'électricité, par l'attraction entre deux pôles définis par leur différence. Ça, c'est une idéologie de l'hétérosexualité : la nécessité du désir entre les hommes et les femmes, d'une part, et la nécessité réciproque qu'il existe des hommes et des femmes pour qu'il y ait du désir, d'autre part. C'est donc l'idéologie qui fonde, et qui est véhiculée par notre système de genre.* » (Delphy et al., 2012)

¹⁵ Deux répliques font exception. Une de Sheridan et King (1972) montre une plus grande obéissance des femmes, et l'autre de Kilham et Mann (1974) montre l'inverse. Ce sont les deux seules études qui établissent un « effet du genre » et de manière contradictoire. La première expérience avait changé le sujet de l'expérience et la seconde portait sur une population australienne. « *Malgré ces deux recherches qui mettent en évidence des effets du genre, mais, de fait, totalement opposés, on se doit d'admettre que, sur l'ensemble des recherches où des comparaisons ont été faites, il y a peu de différence dans le comportement des sujets selon leur genre.* » (Guéguen, 2015, p.27)

¹⁶ Par exemple : on pourrait penser que le terme « genre » est, dans ce contexte, l'exact synonyme de « sexe », et que l'on n'a pas véritablement testé l'effet de genre au sens spécifique du terme.

Nous avons travaillé avec l'opposition de couples stéréotypés et contre stéréotypés que nous avons conçus selon cette norme majoritaire hétérosexuelle. Nous avons cependant également rencontré des personnes homosexuelles et bisexuelles, voire pansexuelles¹⁷.

III. NOTRE ENQUÊTE

A. MÉTHODOLOGIE

1. LES SOURCES

Pour nous aider à comprendre les enjeux du genre dans les relations D/s, nous avons consulté des sources écrites et des sources orales. Notre projet était de privilégier les sources orales directes, c'est-à-dire, des témoignages de pratiquants de ces relations D/s.

Il existe une littérature BDSM et des sources disponibles sur internet, une filmographie... . On trouve des récits d'hommes et de femmes, dominants et soumis. Mais, le problème de ce type de source est leur caractère peu contrôlé. On ne sait pas qui écrit, quelle est la part de fantasmes ou d'imaginaire, quelles sont les intentions des auteurs en publiant ces textes. Dans cet ensemble, nous rangeons également les échanges avec des personnes par internet, mais que nous n'avons pas rencontrées. Nous n'avons pas exploité systématiquement les données issues de ces sources, néanmoins, elles nous ont permis une première approche de ce milieu, de ses codes, de ses pratiques, de son vocabulaire¹⁸.

Les articles scientifiques forment une catégorie à part dans les sources écrites. Nous les avons exploités ci-dessus pour nous donner un cadre plus large et une base de comparaison avec les données recueillies par ailleurs.

Parmi les sources orales, nous avons contacté le propriétaire d'un donjon dans la région liégeoise. Il a fondé une ASBL dont le but est de promouvoir la connaissance et l'étude du Sado-Masochisme¹⁹. Il nous a reçus et nous avons fait avec lui notre première rencontre sur la question du genre dans le BDSM. À l'issue de celle-ci, il nous a proposé de diffuser notre appel à témoignage à l'ensemble de sa liste de diffusion qui comporte, dit-il, 5000 adresses. Nous avons été contactés par 24 personnes, quatre n'ont pas donné suite ou étaient situées géographiquement trop loin pour envisager une rencontre. Nous avons donc rencontré cinq couples et 10 personnes individuellement, soit au total 20 personnes qui se répartissent de cette manière : 10 hommes soumis, 2 femmes soumises, 3 hommes dominants, et 5 femmes dominantes.

Constatant le peu de témoignages de femme soumise et d'hommes dominants, nous avons décidé de cibler une série de sites de petites annonces pour des rencontres BdsM. Nous avons donc répondu à des annonces d'hommes dominants et de femmes soumises. Cette manière de procéder n'a pas été efficace, car nous n'avons obtenu aucun rendez-vous par cette voie, seulement quelques échanges de mails et de témoignages écrits. Nous nous sommes inscrits alors sur fetlife.com, un réseau social bien connu du milieu *fetish – BdsM*, et nous avons

¹⁷ Attiré par la personnalité d'un individu avant tout, quel que soit ses caractéristiques sexuelles primaires et secondaires.

¹⁸ Notamment le récit autobiographique d'une maîtresse bruxelloise : « *Ma vie de maîtresse SM* » (Maîtresse Diane, 2013)

¹⁹ Il s'agit de « L'antre du diable », <http://www.lantredudiable.eu/> et de l'asbl « Fédération Mondiale d'Etudes Pratiques et Diffusion du SadoMasochisme F.M.E.P.D.S.M. ».

contacté le modérateur du groupe « Nord-zone » qui regroupe des participants belges francophones et du nord de la France. Nous lui avons parlé de notre recherche et il nous a soutenus dans la diffusion de notre demande de témoignage. Ce nouvel appel à témoignage nous a permis de rencontrer 12 autres personnes ; trois personnes transgenres soumises, deux soumises, une dominante, deux femmes switches, un homme soumis, trois dominants.

2. MÉTHODOLOGIE ET CONDITIONS DU RECUEIL DES TÉMOIGNAGES

Nous avons voulu procéder selon le principe de l'entretien compréhensif décrit par Kaufmann (2014). Notre idée était de rencontrer les personnes sans trop de préjugés, mais avec un objectif : les faire parler de la dimension de genre dans leurs pratiques de la relation D/s. Pour faire ces entretiens semi-directifs, nous avons élaboré une série de questions pour nous servir de guide et pour relancer la discussion, mais aussi avec l'idée de laisser la liberté à nos témoins de développer les choses à leur façon. À une exception, tous les témoins nous ont permis d'enregistrer la conversation.

Ces entretiens ont eu lieu au domicile des témoins, ou parfois dans des établissements publics entre le 15 juillet et le 10 octobre 2015. La rencontre en un lieu public n'a jamais posé problème pour les participants. La durée de ces entretiens varie en moyenne entre une heure et demie et deux heures. L'entretien le plus court a duré 40' et le plus long, 3 heures. Ces rencontres ont eu lieu dans toute la Wallonie et Bruxelles. Nous avons rencontré des personnes dans toutes les provinces francophones, et si notre échantillon est majoritairement urbain (Liège, Bruxelles, Mons, Namur, Lille ...), nous avons rencontré aussi des personnes habitant de petites villes ou villages.

Nous avons rencontré des personnes intéressées par notre recherche, elles nous ont reçues cordialement et elles ont pris plaisir à l'exercice de se confier. Cela va de pair avec le biais du volontarisme. Le dispositif de recherche par témoins volontaires sélectionne forcément les personnes les plus enclines à dévoiler ces aspects de leur vie sexuelle.

Précisons que nous n'avons pas eu affaire à des personnes militantes. Si l'on considère les aspects sociologiques du BDSM, on peinera sans doute à identifier ce qui pourrait le constituer comme « communauté ». Les liens semblent plus lâches, et surtout ils ne semblent pas se constituer autour de revendications sociales, politiques, légales ou autres. Nous n'avons pas entendu de propos qui se tenaient au nom du BDSM dans sa généralité. Rappelons que l'aire du BDSM est extrêmement vaste comme le laisse entendre la complexité de l'acronyme, ce qui ne facilite sans doute pas un discours fédérateur. Les seuls discours militants que nous avons perçus sont ceux des transsexuels et ils portaient sur la question de la généralité (LGBT) plus que sur le BDSM.

Les enregistrements audio ont été réécoutés et transcrits. Nous en avons dégagé quelques statistiques descriptives en étant très conscients de l'impossibilité de dégager des conclusions solides étant donné la petitesse de l'échantillon et de l'incontournable et irréductible biais du volontarisme. Pour aller plus loin dans la compréhension des rapports entre le genre et la relation D/s, nous avons réalisé une analyse des contenus thématiques présents dans les interviews transcrites. Examinons maintenant les caractéristiques de notre échantillon.

3. LES CARACTÉRISTIQUES DE NOTRE ÉCHANTILLON

Notre population se répartit ainsi : n=32 (12 femmes, 17 hommes, 3 transgenres)

Rôles	Femmes				Hommes				Transgenres				TOTAL	
	n	% ♀	% rôle	% tot.	N	% ♂	% rôle	% tot.	n	% trans	% rôle	% tot.	n	%
DOM.	6	50%	54%	19%	5	29%	45%	16%	0	0%	0%	0%	11	34%
Soum.	4	33%	25%	12%	11	65%	69%	34%	1	33%	6%	3%	16	50%
Switch	2	17%	40%	6%	1	6%	20%	3%	2	66%	40%	6%	5	16%
TOTAL	12	100%		37%	17	100%		53%	3	100%		9%	32	100%

Il nous semble pertinent de décomposer l'échantillon en deux parties. D'une part, les personnes qui s'attribuent un genre et un rôle de manière binaire (n26) et d'autre part, les personnes qui ne sont pas dans une logique binaire concernant leur genre ou leur rôle (n6). La répartition des hommes par rapport aux femmes est de l'ordre de 2/3 d'hommes et 1/3 de femmes. La répartition des dominants et des soumis est également de l'ordre de 1/3 de dominants pour 2/3 de soumis.

Caractéristiques des hommes dominants : (n5) la moyenne d'âge est de 58,6 ans, 4 sont divorcés et un marié. 4 se déclarent hétérosexuels et un homosexuel. Trois d'entre eux ont des enfants.

Caractéristiques des hommes soumis : (n11) la moyenne d'âge est de 56,27ans, 4 sont divorcés ou séparés, un est veuf, 5 sont mariés ou en cohabitation légale, un est célibataire. 8 se déclarent hétérosexuels et 3 bisexuels. 9 d'entre eux ont des enfants.

Caractéristiques des femmes dominantes : (n6) la moyenne d'âge est de 47,16 ans, une est divorcée, trois sont mariées, une veuve, et une célibataire. Deux se déclarent bisexuelles et les autres sont hétérosexuelles. Elles ont toutes des enfants.

Caractéristiques des femmes soumises : (n4) la moyenne d'âge est de 39,25ans, deux sont mariées, une est célibataire en couple stable et la dernière est divorcée. Deux se déclarent bisexuelles et deux sont hétérosexuelles. Deux d'entre elles ont des enfants.

Si l'on considère la population qui se genre de manière binaire et qui affirme un rôle (n26), on trouve 5 infirmières ou aides-soignantes (h et f) (19%), 5 informaticiens ou techniciens en informatique (h et f) (19%). Les autres professions sont diverses : ouvriers qualifiés, chefs d'entreprise, cadres, indépendants, employés, fonctionnaires ...

Parmi les hommes soumis, 6 ont un deuxième cycle de l'enseignement supérieur (master) (54%). Parmi les hommes dominants, 3 ont un niveau master (75%). Parmi les femmes dominantes, le niveau le plus élevé est un premier cycle de l'enseignement supérieur (bachelier). Parmi les femmes soumises, trois ont un niveau humanité supérieure et la quatrième a un niveau troisième cycle universitaire (doctorat).

Caractéristiques du groupe des « non binaires » (n6), la moyenne d'âge est de 29,16 ans. Ils sont tous célibataires. Cinq personnes dans ce groupe sont pansexuelles ou a-genres. Quatre personnes travaillent dans le domaine de l'informatique ou ont des activités liées à l'informatique. Dans ce groupe on trouve deux personnes qui ont un troisième cycle universitaire.

Le lecteur aura noté la forte représentation des hommes soumis. Cette surreprésentation est quelque chose qui nous a été confirmé par des femmes soumises ayant des expériences de

club. Elles nous ont parlé d'une sorte de loi du marché qui faisait qu'une femme soumise, comme elle est rare, est vraiment courtisée, et elle peut choisir. Alors que les hommes soumis, plus nombreux que les femmes dominantes, sont sélectionnés par ces dernières²⁰. À titre indicatif, nous avons comparé nos chiffres avec l'échantillon de Véronique Poutrain en sélectionnant les personnes qu'elle a rencontrées *de visu*. La structure de son échantillon ne comporte pas de surreprésentation des hommes soumis (10 HD et 10 hs). Par contre si l'on regarde le nombre de petites annonces sur un site comme bdsm-fantaisie.com, on retrouve une répartition analogue à celle que nous avons rencontrée²¹. Une autre différence entre notre échantillon et celui de Véronique Poutrain est la moyenne d'âge plus élevée de notre échantillon²².

B. RÉSULTATS ET DISCUSSION

Dans la logique des entretiens compréhensifs de Kaufmann, nous sommes convaincus que nous n'avons pas saturé les données concernant ce thème. Si l'on compte que notre annonce a été diffusée à environ 6700 personnes, nous n'aurions donc rencontré que 0,5% de cette population. C'est très peu. Néanmoins, la retranscription des 32 entretiens, soit environ 60 heures d'interviews, constitue un mémoire d'environ 150 pages. Chacune de ces interviews est riche d'un morceau d'histoire intime avec toute la complexité d'une anamnèse. Comment analyser cette masse de données ?

Nous allons commencer par des considérations générales. En effet, les lectures préalables, les rencontres, le travail de transcription nous ont donné à penser ces pratiques au-delà de la question du genre. Ensuite nous aborderons plus spécifiquement notre thématique en utilisant la méthode d'analyse de contenus en séparant le groupe « binaire » du groupe « non-binaire ».

1. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Nous avons été les dépositaires, au fil de ces rencontres, de fragments d'intime. Tout ce qui a été dit ne concernait pas centralement la question du genre et en écoutant ces fragments, nous nous sommes forgé quelques réflexions générales sur cette pratique du BDSM.

Une caractéristique des personnes que nous avons interviewées est le fait qu'elles ont beaucoup réfléchi sur ce qu'elles engagent dans ces pratiques BDSM. Cela se comprend à partir du fait que ces pratiques sont minoritaires et donc marginales et qu'endosser cette marginalité implique assez logiquement que l'on soit conduit dans un processus réflexif autojustificatif. Nous avons pu rencontrer des personnes pour qui ces pratiques sont interprétées a minima comme relevant d'un jeu érotique autour d'une dimension transgressive, sans plus. Mais nous avons rencontré d'autres acteurs pour qui ces pratiques étaient l'occasion d'un questionnement intense et d'une compréhension argumentée et documentée. Certains témoins nous ont parlé de la conception du masochisme de Deleuze (fd5)²³, ou de Théodore Rank (fd3) des théories du genre, de Butler, de Foucault. Nous notons

²⁰ Pour illustrer un effet de cette disproportion entre les soumis et soumises, deux de nos témoins nous ont fait part du fait que les dominantes ont généralement plusieurs soumis (ses), Alors que les hommes dominants sont généralement « fidèle » à une seule soumise. Cette surreprésentation des hommes ne correspond pas au sex-ratio trouvé dans l'enquête australienne.

²¹ Site : <http://www.bdsm-fantaisie.com/>, consulté le 02/11/2015. 485 annonces de femmes dominantes, 158 annonces de femmes soumises, (total des femmes : 643) 775 annonces d'hommes dominants et 1112 annonces d'hommes soumis (total des hommes : 1887). Il y avait aussi 35 annonces pour des personnes switch.

²² Les femmes ont une moyenne d'âge de 31,79 ans et les hommes ont 36,76 ans dans l'échantillon de V. Poutrain. Dans notre étude, les hommes « binaires » ont en moyenne 57 ans et les femmes 44 ans.

²³ Ces notations renvoient à nos témoins, **h** et **f** pour homme et femme, **d** et **s** pour dominant et soumis, **tr** et **sw** pour transgenre et switch puis un numéro arbitrairement choisi.

ce fait remarquable et étrange pour ces pratiquants-théoriciens du Sado-Masochisme : l'absence de référence à l'univers de Sade et une seule référence à l'univers de Masoch.

Pourrait-on l'expliquer par la connotation psychiatrique de ces termes ? La récusation de la psychiatrie est un leitmotiv implicite ou explicite. On ne mesure peut-être pas à sa juste mesure l'importance d'internet et des réseaux sociaux dans la déculpabilisation et la normalisation de ces pratiques. La santé mentale n'est pas l'objet de notre travail, mais c'est un thème très important pour nos témoins²⁴. Le terme pervers est généralement récusé et lorsqu'il est assumé, il renvoie à la figure socialement héroïque du transgresseur de normes. (hd3)

Si la marginalité implique la construction d'un rapport à soi argumenté et réfléchi, le BDSM implique que l'on soit dans le même temps capable d'une certaine distanciation par rapport à soi. On pourrait emprunter à Ronald Laing (1977) un de ses aphorismes : « *Ils jouent à un jeu. Ils jouent à ne pas jouer un jeu* ». Cette distanciation se retrouve dans la pratique de l'humour et de l'autodérision très présente chez nos témoins. Les paradoxes sont omniprésents dans ces pratiques. Nous nous demandons si cette distanciation ne serait pas le levier essentiel de la dimension thérapeutique du BDSM. Nous avons également pensé à ce que Winnicott appelle « l'aire intermédiaire d'expérience » ou « l'espace potentiel », cet espace sécurisé, en partie garanti par l'autre, où l'on peut expérimenter sans trop se mettre en danger (Winnicott, 1975).

De manière générale, on peut dire qu'il y a dans la pratique du BDSM un mouvement d'extension des modalités du plaisir, comme la recherche d'une augmentation de la « gamme » des pratiques ludico-érotique. Cette extension semble se faire dans diverses directions, selon les protagonistes : érotisation de tout le corps, de la douleur, de la frustration, et retrouvailles avec les érotismes infantiles par-dessus les conventions et refoulements sociaux (uro-scato par exemple). De manière paradoxale, dans un certain nombre de cas, cette extension des modalités érotiques s'accomplit par de la déssexualisation, ou par une partialisation de l'objet. Il est important de noter que dans de nombreux cas, il y a un maintien d'une activité sexuelle « classique » (génito-affective) qui devient une activité sexuelle parmi d'autres, et qui perd son statut d'accomplissement ultime de la sexualité. D'un certain point de vue, les pratiques BDSM peuvent se comprendre comme un ensemble hétéroclite de stratégies pour « fouetter le désir »²⁵.

2. ANALYSE DE CONTENU DU GROUPE « BINAIRE »

Les entretiens ont été divisés en thématiques et ces thématiques ont été compilées de manière cumulative et par exhaustion pour les deux groupes séparément. Nous avons obtenu une quarantaine de thématiques pour le groupe « binaire » et une quinzaine dans le groupe « non binaire ». Dans un second temps, nous avons regroupé certaines entre elles. D'autres ont été abandonnées, car elles ne présentaient pas d'intérêt pour notre propos. Certaines de ces observations ne sont pas concluantes, pas assez ou pas interprétables.

Nous présentons les diverses thématiques regroupées en tableaux que nous commentons à la suite. Les chiffres dans les tableaux renvoient aux nombre de personnes chez qui nous avons trouvé explicitement cette thématique.

²⁴ Beaucoup parmi les inscrits sur Fetlife.com avaient entendu parler de l'étude néerlandaise citée au début de ce travail (Wismeijer, van Assen, 2013)

²⁵ Par exemple voir : Doppet, F.-A., 2011, *Traité du fouet*, Paris, Payot, (publié anonymement en 1788)

Quel est le rapport entre le genre et le BDSM :

F/H pour femme/homme D/s pour Domination/soumission	FD (n6)	Fs (n4)	HD (n5)	Hs (n11)
Genre et BDSM n'a pas d'influence	2	2	1	1
Reconduis les stéréotypes	4		1	1
Dimension thérapeutique de ces pratiques, restaurer une estime de soi, transformer le trauma en victoire	4	4 (100%)	1	3
Plaisir au plaisir de l'autre, relationnel, cérébral	3	3	3	3
Jeux, second degré, humour, paradoxe	1	1	1	1
Les hommes sont plus soumis que les femmes (d'un point de vue quantitatif et qualitatif)	1	2	1	1

Sur ces rapports entre le genre et les pratiques de BDSM, les avis sont tranchés ; certains témoins disent que le genre n'est pas important, parce que c'est une pratique égalitaire, et ce qui compte, ce sont les qualités de la personne. D'autres ont l'impression, qu'au-delà des apparences peut-être, ces pratiques reproduisent en réalité les stéréotypes de genre. C'est une des thèses défendues par Poutrain. La répartition entre les partisans de ces deux thèses semble ne suivre ni une logique de genre ni une logique de rôle.

Fd4 explique que le stéréotype de l'homme dominant et de la femme soumise n'est en réalité pas accepté facilement. Paradoxalement, dit-elle, le contre-stéréotype est plus accepté socialement. À savoir l'image de la femme servie comme une reine par un chevalier servant, courtois et galant. *« Il n'y a pas de honte à être une princesse, mais bien à être une femme battue »*. Cette distinction entre le stéréotype et l'acceptation sociale du stéréotype permet de comprendre que les femmes dominantes et les hommes soumis sont plus enclins à témoigner que des personnes conformes aux stéréotypes de genre.

La thématique des aspects de restauration de l'image de soi et de réparation après traumatisme est également une thématique qui ne divise pas le groupe ni en rôle ni en genre. Remarquons que les femmes rapportent plus ces effets que les hommes. Remarquons également que contrairement à ce que l'on pourrait suspecter, la soumission au féminin ou au masculin possède des vertus réparatrices et thérapeutiques. Un seul dominant masculin a évoqué cet effet pour lui.

Il n'y a pas non plus de logique ni de rôle ni de genre dans la considération que ces pratiques sont relationnelles, qu'elles sont cérébrales et que le plaisir est très lié au plaisir que l'on donne à l'autre. C'est comme si nous étions dans un univers qui annule en même temps qu'il établit des différences, comme s'il s'agissait de marquer la hiérarchie et le consensus dans le même temps, le caractère unilatéral et pourtant réciproque du lien. Il y a une sensibilité à cette dimension de jeu, de paradoxe, de second degré et d'humour qui est perçu par des témoins des deux genres et des deux rôles.

L'opinion selon laquelle il y aurait plus d'hommes soumis est aussi partagée au-delà les clivages de rôles et de genres. Nous avons vu que cela pouvait s'observer effectivement dans notre échantillon et dans le nombre de petites annonces sur un site spécialisé en BDSM.

Sur l'initiation :

F/H pour femme/homme D/s pour Domination/soumission	FD (n6)	Fs (n4)	HD (n5)	Hs (n11)
Initiation par un HD	2	4		
Par un hs	4			
Par une FD				1
Par une fs			3	
Première expérience avec une prostituée				8
Le soumis fait (fabrique) le dominant			2	2
Dimension vénale des femmes	1		4	
Expérience précoce à travers revues, films, bd, ...		2	3	5

L'initiation des hommes respecte la polarité des rôles : les hommes soumis sont initiés par des dominantes et en très grande majorité par des prostituées (8/11,72%), les hommes dominants sont initiés par des femmes soumises (3/5). Pour les femmes soumises, la polarité de rôle est encore respectée, elles sont initiées par des hommes dominants, mais les femmes dominantes peuvent l'être soit par des hommes soumis soit par des hommes dominants. Ces résultats montrent que les genres et les rôles sont parfaitement complémentaires. Un dominant peut initier un soumis, et réciproquement, un homme peut initier une femme et réciproquement. On pourrait dire aussi qu'un homme n'initie pas un homme, une femme n'initie pas une femme, un(e) soumis(e) n'initie pas un(e) autre soumis(e).

Si l'on vérifie ainsi que la complémentarité des sexes et des rôles fonctionne, la domination féminine est cependant une exception. On peut y accéder par cooptation plutôt que par complémentarité. Il nous apparaît que les hommes (dominants) ont ici un privilège qui semble reproduire le stéréotype de la domination masculine. Qu'est-ce qu'une femme dominante qui apprend d'un homme dominant, si ce n'est une femme qui se soumet au savoir et à l'expérience de l'homme qui veut bien lui faire accéder aux arcanes de la domination. Fd1 témoigne de la difficulté de se faire respecter en tant que femme dominante, surtout si elle a un passé de soumise²⁶. Cette reproduction du stéréotype est également visible dans le fait que tous les hommes dominants hétérosexuels ont été d'accord pour souligner la vénalité des femmes (dominantes ou soumises). La reproduction de la valence différentielle des sexes est lisible dans le rapport à l'argent. Il semble, en effet, circuler pratiquement toujours dans le même sens : des hommes aux femmes, sans tenir compte de la hiérarchie des rôles. L'homme dominant offre des cadeaux à sa soumise, car il y va de son statut de dominant. Mais l'homme soumis fait également des cadeaux à sa maîtresse, car il y va de son statut de soumis²⁷.

Nous avons relevé un schéma dans l'initiation des hommes : quelques-uns nous ont parlé d'images dans des revues, de films, de lectures, de bandes dessinées, qui, dans l'enfance, ont été l'occasion d'une excitation sexuelle troublante et ont constitué une première ébauche pour le fantasme jusqu'au passage à l'acte auprès d'une professionnelle dans de nombreux cas. Cette excitation érotique précoce à la vue d'images ou de scènes BDSM est également présente pour deux soumises.

²⁶ Fd1 : « Un homme qui arrive et qui dit qu'il est dom, c'est logique. Une nana qui arrive et qui dit : je suis dom : on va lui dire : fait tes preuves ma cocotte ! »

²⁷ C'est une réflexion de hd4

Sur les motivations

F/H pour femme/homme D/s pour Domination/soumission	FD (n6)	Fs (n4)	HD (n5)	Hs (n11)
Motivation de la Domination : Vengeance			1	
Élever, coacher l'autre, le faire grandir	2	1	1	
BDSM avatar moderne de l'amour courtois	3	2	2	4
Pas de pénétration – désexualisation de la relation	3			
Distinction entre du BDSM commercial et une vraie relation	3		1	
BDSM pour lâcher prise par rapport aux responsabilités		2	1	4
Pratiques de féminisation				6
BDSM Un jeu de rôle ?		1	2	4
Une identité profonde ?	1	3	3	2
Naturisme - exhibitionnisme				3

Un seul dominant reconnaît la revanche comme motivation partielle de son désir BDSM. La vengeance contre les hommes est pourtant souvent évoquée comme ce qui motive certaines dominatrices surtout professionnelles et vénales. Nous n'avons abordé ce phénomène que par ouï-dire.

Par contre quelques témoins pensent trouver la motivation de leurs actions dans quelque chose qui s'apparente au-delà des siècles à de l'amour courtois²⁸. Des hommes soumis et des femmes dominantes cherchent une sorte d'élévation au travers une relation platonique de type chevaleresque²⁹. Être fier de rendre l'autre fier. C'est une conception qui ne clive pas les témoins en fonction d'un rôle ou d'un genre, elle est plutôt caractéristique des couples non stéréotypiques, mais elle existe aussi chez les personnes qui sont conformes aux stéréotypes de genre. Y aurait-il là, d'une manière à nouveau paradoxale, une aspiration romantique au lieu même de l'exercice de l'autorité et de la discipline ? Le thème de la désexualisation des pratiques, avec celui du refus ou évitement de la pénétration, et celui de l'importance d'une relation qui ne soit pas commerciale sont des thèmes majoritairement investis par les femmes dominantes.

Une autre motivation possible pour les hommes soumis est l'utilisation du rapport D/s comme stratégie défensive de leur narcissisme pour avoir accès à leur féminité. Nous pensons que c'est une stratégie défensive, car à la question de savoir si ces pratiques sont des rôles ou des identités, un peu plus d'hommes soumis répondent que c'est un rôle.

Nous pouvons tenter de le comprendre à partir de l'hypothèse de la protoféminité. Une série d'indices conduisent à cette hypothèse. Les hommes soumis sont clairement le groupe majoritaire. Cette surreprésentation semble être le reflet de la population générale des pratiquants du BDSM³⁰. Ce groupe se caractérise encore d'une autre manière : les soumis masculins sont les seuls à inverser les signes de genre. Un homme dominant et une femme soumise n'inversent évidemment pas les signes de leur genre. L'homme est viril, et la femme féminine. La femme dominante assoit sa domination en exacerbant sa féminité et ne se virilise

²⁸ Idée présente notamment chez Michel Foucault.

²⁹ Le fait que ces relations soient platoniques (pas de rapports sexuel avec pénétration) permet de justifier qu'il n'y a pas relation extra-conjugale à proprement parler (hs10) ou de prostitution à proprement parler (fd2, fd5).

³⁰ Nous avons eu aussi quelques témoignages qui allaient dans ce sens (fs1,fd1,fs3)

pas³¹. Des hommes soumis, et seulement eux sont susceptibles de se féminiser ou de se déviriliser dans une perspective d'infériorisation³². Nous n'avons pas rencontré la configuration d'une personne qui viriliserait une femme soumise avec l'intention de l'inférioriser³³. Par ailleurs, certaines femmes³⁴ sont sensibles au paradoxe qu'il y a à inférioriser un homme en le féminisant et trouvent cela choquant ou ridicule.

L'hypothèse de la proféminité développée par Claude Crépault (2007) pourrait nous donner la clef pour comprendre cette asymétrie entre les hommes et les femmes. L'identité de genre de l'homme est plus fragile puisqu'il doit affirmer sa masculinité contre les premières identifications générales qui sont féminines, liées à la mère. Cette hypothèse permet de rendre compte à la fois de la surreprésentation des hommes soumis, et de leur capacité à inverser leur genre, à régresser en quelque sorte à une généralité primaire. De ce point de vue, les enjeux de la domination au féminin et au masculin ne sont pas comparables. Si l'on peut convoquer l'hypothèse de la proféminité comme le nœud problématique des soumis, il n'en va pas de même pour les hommes dominants.

Si la soumission masculine est défensive, on peut émettre la même hypothèse pour la domination féminine. L'identité de femme dominante serait le résultat, la plupart du temps heureux, d'une construction défensive. Un témoin (fd2) dit : « *je ne connais pas de domina qui n'ait pas été violée* ». Nous sommes proches ici de la thématique de la revanche sur les hommes. Ces traumatismes précoces détermineraient que ces femmes dominantes ne puissent aborder les hommes qu'en ayant la maîtrise, pour ne plus se laisser faire, ne plus être dans le rôle de la victime passive. Elle est aussi dans un certain nombre de cas, liée à la transformation du trauma en victoire. Cependant, on se souviendra des conclusions de l'enquête australienne qui trouvait que les abus sexuels précoces n'étaient pas plus nombreux dans cette population que dans la population tout venant. Nous pensons que si ce schéma défensif existe, il n'est pas le seul à conduire une femme à se dire dominante.

Peut-on dire que cela confirme l'hypothèse de Poutrain sur l'illusion de la domination des femmes et l'illusion de la soumission des hommes ? Est-ce un jeu (de dupe-non dupe) avec les stéréotypes ? Les comportements des personnes non stéréotypées ne sont pas l'inversion pure et simple, en symétrie inversée, des comportements conformes aux stéréotypes de genre. Cette asymétrie se fait au profit de la domination des hommes, ce qui confirme, au-delà des apparences, la hiérarchie implicite des stéréotypes de genre.

Les hommes sont également à la recherche d'un moment de « lâcher prise », un moment de détente où ils n'ont pas à assumer des responsabilités. Cette explication est très fréquente dans le milieu BDSM. Nous avons entendu de nombreuses fois l'idée que les hommes soumis sont des hommes avec de très grosses responsabilités et qu'ils viennent en quelque sorte se décharger de cela auprès d'une dominatrice. Cela s'est effectivement confirmé auprès de certains de nos témoins. Mais nous avons appris que la domination peut aussi servir le même objectif. Ce schéma motivationnel n'est pas l'exclusivité des hommes soumis, des femmes ayant des responsabilités professionnelles importantes peuvent fonctionner selon la même logique de « soumission – lâcher prise ».

Une réponse possible à la motivation des hommes est l'exhibitionnisme. Nous l'avons trouvée chez trois de nos témoins qui ont des pratiques naturistes et/ou exhibitionnistes.

³¹ Témoignages de fd1,fd2,fd4,fd5

³² Témoignages de hs2, hs6, hs7, hs9

³³ Si cela existe, car on ne peut rien exclure, cela doit être extrêmement minoritaire.

³⁴ Une dominante et une switch

Le rapport au stéréotype et diverses choses :

F/H pour femme/homme D/s pour Domination/soumission	FD (n6)	Fs (n4)	HD (n5)	Hs (n11)
Valorisation et fierté de la soumission	2			2
La domination n'est pas le sadisme et la violence gratuite	2		3	
La domination masculine est plus violente, physique, sexuelle	2		1	2
Les femmes dominantes sont plus sadiques que les hommes D.		2		
Les femmes dominantes sont sexuellement désirantes et actives, provocatrice.				2
Le BDSM est une stratégie anti-fusion qui augmente le désir				2

Le témoin fs3 nous a confié cette réflexion : les hommes, lorsqu'ils sont soumis, le sont plus que les femmes soumises. Et les femmes sont plus sadiques et cruelles que les hommes dans leurs pratiques de domination. Etant donné qu'ils/elles ne sont pas dans le stéréotype, ils/elles doivent forcer le trait pour convaincre. Effectivement, nous pouvons retrouver cela dans le thème de la fierté d'être soumis, ou de la valorisation de la soumission. Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, les clivages sur cette thématique ne se fait pas entre les soumis et les dominants, mais bien entre les stéréotypés et les non stéréotypés.

Sur le thème du dominant qui n'est pas un sadique violent, on peut également faire cette lecture d'un plaidoyer *pro domo* : ce sont les dominants qui tiennent ce discours comme pour s'assurer que l'on ne va pas associer leurs pratiques à de la maltraitance ou à de la violence conjugale.

À propos de l'impact du genre sur les rôles dans le BDSM, nous avons entendu quelques fois la remarque selon laquelle la domination par les hommes est plus violente, brutale, sans paroles, plus sexuelle et pénétrante, moins cérébrale que la domination par les femmes. Il semble que si une domination au féminin n'implique pas toujours une pénétration, cet acte est presque toujours présent dans la domination au masculin. Nous serions tentés de rapporter, dès lors, la domination masculine à des enjeux de castration et d'érotique phallique.

Citons encore deux thématiques qui ont reçu quelques suffrages. Premièrement, les hommes soumis recherchent dans une dominatrice une femme sexuellement active, qui a du désir et qui le manifeste. L'intérêt érotique d'une dominatrice réside dans le fait qu'elle assume pleinement (ou fait semblant de le faire) son désir sexuel et l'impose d'initiative. Nous aurions pu rattacher cette thématique avec la question du lâcher-prise recherché par les hommes et peut-être ici en particulier sur l'enjeu de ne pas toujours être à l'origine de l'initiative sexuelle. Deuxièmement, les pratiques BDSM, de par leur nature paradoxale, sont le moyen d'intensifier une relation, mais dans un cadre qui ne soit pas trop romantique et fusionnel. Ce serait en quelque sorte une manière de lutter contre l'usure de la séduction et une manière de remobiliser la séduction et le désir dans le couple par l'introduction d'une juste dose d'anti-fusion agressive.

3. ANALYSE DE CONTENU DU GROUPE « NON BINAIRE »

Les rencontres avec les personnes transgenres nous ont incités à reconsidérer l'évidence binaire des catégories de genre et de rôle. Nous avons proposé de répartir notre échantillon en deux groupes : les « binaires » et les « non binaires ». Est-il légitime de mettre ensemble les personnes qui fonctionnent de manière non binaire sur leur genre et celles qui affirment un genre, mais qui ne sont pas dans des logiques binaires quant à leur rôle dans le BDSM ? Quelques éléments permettent de le penser, et l'analyse de contenu va le confirmer.

On peut dire d'abord que cette manière de procéder dessine des groupes plus homogènes au niveau de l'âge. De plus, les personnes qui fluidifient leur genre ont naturellement tendance à faire la même chose pour leur choix d'objet et à se définir comme pansexuelles, indifférentes au genre, asexuelles, voire sapiosexuelles³⁵. Cette caractéristique se retrouve quasi dans l'ensemble des interviews de ce groupe et pratiquement absente de l'autre groupe.

Nous pourrions penser qu'il n'est pas possible de parler de domination et de soumission en dehors de la référence à des stéréotypes de genre. Force est de constater que c'est pourtant bien possible. Avant d'aller plus loin et de regarder comment s'opère la mise en place de ces rapports D/s dans un contexte non genré binaires, il faut préciser que la notion de « switch » est susceptible de recouvrir des réalités bien différentes d'une personne à l'autre. Le rapport de domination et de soumission est rarement à parité 50/50. Les proportions peuvent être très variables. Par exemple, un témoin se déclare « switch » et lorsque nous lui demandons de préciser dans quelle proportion, il répond 80% soumis et 20% dominant. Nous sommes conscients que cette auto-attribution peut être l'objet d'un débat.

Tr pour Transgenre	Sw pour Switch	Tr (n3)	Sw (n3)
Relation de type « parent – enfant »		2	1
Relation non sexualisée, régressive, sexualité de type infantile		3	2
Pour les témoins ce ne sont pas des pratiques régressives		2	1

On peut remarquer que ce groupe, plus que les autres, a recours à la dimension régressive. C'est dans ce groupe que les témoins nous ont parlé des pratiques d'*age-play*³⁶, et d'ABDL³⁷. Tout se passe comme si le fait de sortir de la binarité de genre déplaçait la hiérarchisation sur un autre axe, sur la dimension générationnelle (parent – enfant, grand – petit, professeur – élève). Ce qui se joue dans ce passage d'une hiérarchie « de genre » à une hiérarchie « générationnelle » est probablement une moindre importance de la sexualité et on va voir que c'est effectivement ce que l'on observe. Les témoins disent préférer l'expression « échange de pouvoir »³⁸ pour caractériser leurs pratiques. On peut relier cette dimension de déssexualisation à la non binarité des genres. Si certains d'entre eux acceptent l'idée que leurs pratiques soient

³⁵ La définition suivante nous a été donnée par un témoin transgenre : « Attiré par l'intellect d'une personne avant tout. Conjointement à de l'asexualité (pure ou grise) cela peut étendre ou reporter le désir envers des témoignages d'intelligence (arts, architecture, technologie...) qui deviennent érotiques »

³⁶ Consiste à régresser en âge et à se comporter comme un enfant.

³⁷ ABDL pour « Adult Baby Diaper Lover ».

³⁸ « Power exchange »

identifiées comme des pratiques régressives, trois personnes dans le groupe des non binaires insistent pour faire entendre que pour elles, cette notion de régression n'a pas de sens³⁹.

Tr pour Transgenre	Sw pour Switch	Tr (n3)	Sw (n3)
Plaisir lié à la transgression des normes établies		2	2
Exploration, expérimentation, déconstruction des rapports sociaux de pouvoir		2	2
Dimension thérapeutique et transposition bénéfique à la vie sociale quotidienne		2	2
Dimension égalitaire dans les pratiques BDSM		2	2
BDSM corrélé a de la neuro atypie, Haut Potentiel, syndrome d'Asperger,...		2	1

Cet accent mis sur le pouvoir est très important. Ce groupe est composé de personnes qui sont généralement minorisées, voire discriminées. Dans ce groupe, plus que dans l'autre, les pratiques BDSM viennent faire écho et entrer en résonance avec la dimension politique de la domination et de la soumission. Une partie importante du pouvoir érotique de ces pratiques BDSM est à trouver dans sa valeur transgressive comme un défi lancé aux normes dominantes. Être dans les marges et les explorer conduit à développer une sensibilité particulière aux rapports de pouvoir. Pour une majorité des témoins de ce groupe, le BDSM est un lieu d'exploration, d'expérimentation, ou de déconstruction des rapports sociaux de pouvoir. Un témoin attire notre attention sur les similitudes entre le monde du BDSM et le monde des hackers informatiques⁴⁰.

En effet, ce qui s'expérimente dans l'univers BDSM trouve des applications dans la vie quotidienne. Tr1 nous dit qu'il a transposé la dimension consensuelle du BDSM dans la recherche de consensus sur son lieu de travail, dans les réunions avec ses collègues. Cette transposition des habiletés acquises dans le BDSM dans le registre de la vie sociale touche aussi des aspects comme le respect des limites de l'autre et des siennes, la recherche de l'égalité, ou l'évaluation des risques. Cette transposition a un effet plutôt bénéfique et contribue à l'effet thérapeutique des pratiques BDSM. Nous avons vu que cet effet thérapeutique n'est pas spécifique de ce groupe et qu'il est également largement identifié dans le groupe « binaire ».

Il semblerait que la non binarité des rôles ou des genres soit corrélé à des aspects atypiques et marginaux du fonctionnement neuronal. Cette hypothèse a été évoquée par deux de nos témoins dans ce groupe et est corrélée pour trois d'entre eux⁴¹. Rappelons que dans ce groupe, nous avons deux personnes ayant accompli un troisième cycle universitaire. Il ne semble pas déraisonnable de penser qu'une existence non conventionnelle soit à la fois la cause et la conséquence de quelques corrélats neurologiques.

³⁹ Il faut comprendre que pour deux personnes transgenres, leurs pratiques BDSM sont déssexualisées, non orientée vers un rapport sexuel avec pénétration, mais pas pour autant régressives.

⁴⁰ Tr1 : « Il y a une partie des hackers qui sont dans le BDSM ou LGBT. Il y a 1/3 des hackers qui ont une sexualité alternative, contre 7 à 13% selon les études dans la population tout venant. Chez les personnes LGBT, il y a plus de pratiques BDSM, et inversement aussi, il y a plus de LGBT parmi les pratiquants de BDSM »

⁴¹ Tr1 : « Les personnes qui vont plus facilement explorer les sexualités ou les sciences et technologies vont avoir tendance à être neuro-atypiques. [...] Dans mes relations récentes, il y avait trois autistes Asperger. Deux de ces personnes ont des pratiques SM. Chez les hackers, il y a beaucoup de personnes avec des traits autistiques, qui sont plus à l'aise avec l'outil informatique qu'avec les relations sociales. Pour moi, il y a une relation entre la neuro-atypie et ces modes d'être »

IV. CONCLUSIONS

En raison de la petitesse de l'échantillon et du biais du volontarisme, il est peu légitime de tirer des conclusions générales sur les pratiques de domination-soumission. Nous ne savons pas si les tendances observées ici se confirmeraient sur un plus grand nombre de témoignages. Nous ne savons pas si nous avons des témoins représentatifs de l'ensemble de cette population ou seulement, ce qui semblerait le plus vraisemblable, une petite partie. Nous ne savons pas non plus quelles sont les raisons qui ont conduit les personnes contactées à ne pas apporter leur témoignage. Ce que nous avons investigué de la question du genre dans ses rapports avec la pratique des relations D/s nous invite à un bilan très nuancé.

Les fantasmes. Les rencontres faites à l'occasion de ce travail nous ont permis de percevoir la connexion étroite entre les relations D/s et le monde BDSM en général avec celui des fantasmes. L'étude de Kahr (2008) nous a permis de mesurer l'importance, et du coup, la relative banalité de cet imaginaire érotique. Comme nous l'avons fait remarquer, il y a pourtant loin du fantasme à la réalité et les personnes qui agissent leurs fantasmes sont relativement rares. Les résultats de l'étude sur les fantasmes sont transposables à la pratique du BDSM, avec un élément supplémentaire : le passage de la fantaisie à la réalité. Comme pour le fantasme, le BDSM permet de satisfaire des désirs transgressifs ou régressifs. La satisfaction est probablement d'une autre qualité, car plus « réelle » que la satisfaction virtuelle du rêve ou de la fantaisie. Cela dit, l'indice de réalité de ces pratiques doit être nuancé par la dimension du jeu, du « comme si », du paradoxe, du second degré. Cette dimension ludique permet de s'approcher d'éléments psychiques traumatiques ou dangereux à l'intérieur d'un cadre sécurisé, qui rappelle les propriétés de l'aire transitionnelle de Winnicott⁴².

Inversion du stéréotype. Sur une série de thèmes, nous pouvons observer une confirmation de l'hypothèse de Poutrain, à savoir qu'au-delà des apparences de subversions des rôles attribués stéréotypiquement aux genres, il y aurait au contraire implicitement une confirmation de ces rôles stéréotypés. Nous avons pu le voir dans le rapport à l'argent, dans les codes vestimentaires, dans les attentes des soumis à l'égard des dominantes surtout si ces dernières en font une pratique vénale. Nous l'avons vu aussi dans le fait que seuls les hommes soumis sont susceptibles de se féminiser dans une perspective d'infériorisation. On repère encore le privilège des hommes sur les femmes en mettant en évidence des dissymétries lors de l'initiation entre les hommes et les femmes.

Le thème de l'amour courtois est, par contre, de nature à nous faire penser qu'il y a bien dans ces pratiques quelque chose de contre stéréotypique, de subversif quant aux rôles de genre. Mais nous sommes sensibles à la distinction qu'un de nos témoins a introduite entre le stéréotype et son acceptation sociale. Nous avons entendu que pour les hommes dominants et les femmes soumises (le couple stéréotypé) il était important de faire la distinction entre ces pratiques ludiques et la question de la violence conjugale. Ces précisions n'étaient pas nécessaires pour les personnes du couple non stéréotypique.

⁴² Une jeune femme, violée lors de son premier rapport sexuel à l'adolescence, témoignait qu'elle pouvait fantasmer avec plaisir une scène de viol, et d'envisager sans crainte de pouvoir être dans cette situation là au cours d'une session avec son maître : « [...] Dans ces relations-là, la confiance est tellement nécessaire que l'on n'a pas peur. Il m'arrive aujourd'hui d'avoir des fantasmes de scénario de viol alors que je l'ai vécu pour de vrai. Et j'arrive totalement à faire la différence. Et à avoir du plaisir parce que je sais que si je le faisais avec un tiers, mon maître serait là pour surveiller. »

L'inversion du rapport hiérarchisé entre l'homme et la femme s'observe dans la différence entre la soumission d'un homme et celle d'une femme. L'homme soumis va avoir besoin de s'occuper de sa maîtresse, alors que la femme soumise va avoir besoin que son maître s'occupe d'elle. Dans l'une et l'autre situation, l'attention va toujours des hommes vers les femmes. On retrouve ici la dimension courtoise et galante des pratiques BDSM.

Le genre, la hiérarchie, la binarité. Le genre n'est pas un concept simple et il ne se résume pas à la différenciation grammaticale du masculin et du féminin. Nous avons vu qu'il comporte une dimension hiérarchique et une dimension binaire. Le stéréotype de genre, une autre manière de dire la domination masculine, est très lié à la conception binaire du genre. On ne doit pas, dès lors, s'étonner que les personnes qui sortent de la conception binaire sortent également du stéréotype de genre et du coup de la hiérarchisation des genres. On devrait conclure qu'un jeu de domination-soumission n'est pas possible dans ce groupe.

Or ce n'est pas le cas. Le groupe le plus subversif quant à la question des rôles et des genres est sans conteste le groupe des « non-binaire ». Cette distinction entre groupe binaire et non binaire nous semble très heuristique. Et nous proposons de formuler l'hypothèse que la distinction la plus pertinente pour penser cette interaction du genre sur le rapport de pouvoir (D/s), est la distinction entre personnes qui conçoivent le genre de manière binaire ou non binaire.

Cela déplace l'accent que nous avons d'abord placé entre les couples stéréotypé (hd-fs) et non stéréotypé (hs-fd). Nous avons vu que sur une série de thématiques, nous n'avons pas trouvé de clivages entre les hommes et les femmes, entre les soumis et les dominants. Nous avons pu comprendre que la réparation d'une blessure dans l'estime de soi pouvait se réparer chez une femme aussi bien par la pratique de la domination que par la pratique de la soumission (ce qui est contre-intuitif). Une femme dominante, par la position active qu'elle occupe dans la relation inverse le traumatisme passif en victoire active. Cependant, si ce mécanisme évoqué celui de la vengeance, il est remarquable que les témoins n'en parlent pas de cette manière-là. Elles en parlent en évoquant la dimension du contrôle qu'elles ne veulent plus lâcher une fois qu'elles y ont eu accès. Le discours des soumises n'est pas très différent de ce point de vue des dominantes. Pour les soumises également, il s'agit d'une histoire de contrôle à garder sur ce qui se passe. Le monde BDSM permet la contractualisation, et cette dimension du contrat fait toute la différence entre de la violence conjugale (imprévisible et incontrôlable) et une pratique que la soumise peut arrêter à sa guise.

Le point de vue des motivations singulières. Si l'on passe du registre social de la relation de couple hétérosexuelle et binairesment genré et stéréotypée ou non à la question plus singulière des motivations qui poussent un homme ou une femme à se dire dominant ou soumis, on aperçoit des différences. Les motivations et les enjeux psychiques pour une dominante ne sont pas comparables à ceux d'un dominant et de même pour les soumis.

La femme dominante peut agir par vengeance, par vénéralité, pour restaurer un traumatisme par inversion de la passivité en activité. Elle va pouvoir également se trouver motivée par la dimension du romantisme platonicien de l'amour courtois, qui la place dans une position où elle peut exercer le contrôle sur la relation. Nous avons appris que l'existence d'un traumatisme n'était pas la condition sine qua non de l'engagement dans une carrière de dominante. Les identifications parentales de ces femmes dominantes peuvent se faire dans le sens positif ou dans le sens du rejet. Certaines ont eu des mères dominantes et se sont identifiées à elles, et d'autres ont eu des mères soumises et se sont identifiées au pôle opposé.

Un homme peut devenir dominant par vengeance, mais la plupart du temps, il y a une sorte d'évidence dans ce statut. Ils peuvent être révélés à leur rôle de dominant par une femme soumise, ce qui contredit l'idée que l'univers BDSM serait un fantasme purement masculin, fait pour les hommes et par les hommes. Il n'y a pas de vénalité chez les hommes dominants. Il y a une volonté de toujours bien faire comprendre à l'interlocuteur l'importance du consentement du partenaire de manière à dissiper l'image stigmatisante du pervers sadique et psychopathe.

L'homme se soumet pour des raisons de « lâcher prise », pour relâcher la pression des responsabilités sociales, mais aussi pour rencontrer une femme qui sait ce qu'elle veut, active dans son désir sexuel. L'hypothèse de la protoféminité permet de comprendre cette particularité que ce seul groupe pratique l'inversion de genre. Ce lâcher-prise est cependant très variable d'une personne à l'autre. Les retrouvailles avec la proto identité féminine n'est pas observable à tous les coups. Certains hommes soumis gardent une généralité virile, parfois même alors qu'ils pratiquent un travestissement féminin. Ils n'ont généralement pas de difficultés à s'identifier à la dimension courtoise et platonique des relations BDSM.

La motivation du « lâcher-prise » n'est pas valable que pour les hommes, nous avons eu un témoignage de femme qui dit exactement la même chose, qui engage le même processus. Sans faire de généralité abusive, nous pouvons néanmoins dire que c'est dans ce groupe de femmes soumises que nous avons perçu le plus de masochisme corporel. La soumission au féminin est très différente de la soumission au masculin. Nous l'avons déjà souligné plus haut. Les enjeux narcissiques de la soumission au féminin semblent plus importants, et cela permet aussi de comprendre ce paradoxe apparent qui fait que la soumission au féminin est une voie possible pour restaurer de la confiance et de l'estime de soi.

Ouverture conclusive et perspectives. Notre analyse n'épuise pas la richesse clinique des témoignages recueillis. Nous n'avons pas répondu à toutes les questions que les données posent. D'autres angles d'approche auraient été possibles, d'autres formulations aussi. Nous pensons particulièrement à la question du pouvoir. Il nous est souvent venu à l'esprit le texte de La Boétie sur la servitude volontaire ou la dialectique du maître et de l'esclave chez Hegel. Une étude plus systématique centrée sur les mécanismes du pouvoir, dans le domaine érotique et dans le domaine politique serait intéressante. Est-ce que ce que l'on nomme obéissance, ou soumission politique est semblable à cet univers érotique ? Une dominatrice rapporte les propos d'un de ses soumis : « *Jouer la domination permet de ne plus pirater le couple avec ces questions-là. En l'exacerbant, ce jeu, cela permet d'avoir des relations plus vraies, d'être dégagé de ces jeux de couples inconscients. Et cela est très respectueux.[...] On a rangé toutes les relations de pouvoir dans nos jeux et donc on est dégagé de cela pour avoir d'autres conversations* ». Nous aurions pu dresser une liste systématique les bénéfiques et les maléfiques de cette pratique d'un point de vue sexologique. Nous avons quelques indices de ces effets. Nous avons rapporté que le groupe « non-binaire » avait fait état de bénéfices sociaux de la pratique du BDSM.

Ce travail d'enquête ouvre peut-être plus de questions qu'il n'en résout. Il nous a passionnés parce que nous avons rencontré des hommes et des femmes qui nous ont donné accès à la profondeur et la complexité présente dans toute sexualité humaine.

V. BIBLIOGRAPHIE

A. MONOGRAPHIES

- Clair, I., 2012, *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin.
- Crépault, Cl., 2007, *Les fantasmes, l'érotisme et la sexualité*, Paris, Odile Jacob
- Crépault, Cl., 2007, *La sexoanalyse*, Paris, Payot.
- Deleuze, G., 1967, *Présentation de Sacher-Masoch*, Paris, Les éditions de minuit
- Doppet, F-A., 2011, *Traité du fouet*, Paris, Payot, (publié anonymement en 1788)
- Dubois, R., 2013, *Guide amoureux du BDSM*, Paris, édition Blanche
- Freud, S., [1908], *Le poète et l'activité de fantaisie*, Paris, PUF, in *OCF. P.*, vol.VIII, 2007, pp. 162-171
- Guéguen, N., 2015, *Autorité et soumission*, Paris, Dunod.
- Héritier, F., *Masculin-Féminin I. La Pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996 ; rééd. 2002.
- Kahr, B., 2008, *Le livre des fantasmes*, Paris, Grasset
- Kaufmann, J-Cl., 2014, *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin
- Lagauzère, D., 2010, *Le masochisme, Du masochisme au sacré*, Paris, L'Harmattan
- Laing, R., D., 1977, *Nœuds*, Paris, Stock plus
- Mead, M., 1963, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon
- Maîtresse Diane, 2013, *Ma vie de maîtresse SM*, éditions la boîte à Pandore
- Poutrain, V., 2003, *Sexe et pouvoir, Enquête sur le sadomasochisme*, Paris, Belin
- Sammoun, M., 2004, *Tendance SM, essai sur la représentation sadomasochiste*, Paris, La Musardine
- Winnicott, D., 1975, *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient.

B. TFE ET ARTICLES

- Bezreh, T., et all, 2012, *BDSM disclosure and Stigma Management : identifying Opportunities for Sex Education*, in *American Journal of Sexuality Education*, Vol 7, pp. 37-61.

Caruso, J., 2012, *La communauté BDSM (Bondage/Discipline, Domination/Soumission, Sadomasochisme) de Montréal : Enquête sur la culture BDSM et les codes et scénarios sexuels qui la constituent*, Mémoire présenté pour la maîtrise en sexologie de l'Université du Québec à Montréal.

Delphy, Ch., Molinier, P., Clair, I. et Rui, S., 2012, *Genre à la française ?*, *Sociologie* [En ligne], N°3, vol. 3 | 2012, mis en ligne le 24 octobre 2012, consulté le 29 octobre 2015. URL : <http://sociologie.revues.org/1392>

Delphy, Ch., 2002, *Penser le genre : quel problème ?*, in Hurtig, Kail et Rouche, 2002, *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*. Paris, CNRS éditions.

Poutrain, V. 2006, *Un corps sans limites : Sadomasochisme et auto-appartenance*, in *Cités*, 2006/1, n°21, pp.31-45.

Richters, J., et all, 2008, *Demographic and psychosocial features of participants in Bondage and Discipline, « Sadomasochism » or Dominance and Submission (BDSM) : Data from a National Survey*, in *The Journal of Sexual Medicine*, vol 5, pp.1660-1668

Senzo, M., 2004, *La communication codifiée du BDSM*, in *Hermès, La revue*, 2014/2 n°69, pp.59-61

Wismeijer, A.J., van Assen, M., 2013, *Psychological Characteristics of BDSM Practitioners*, in *The Journal of Sexual Medicine*, vol 10, issue 8, pp. 1943-1952

TABLE DES MATIERES

Résumé	3
I. Introduction	3
II. Le BDSM et le genre	4
A. La relation D/s.....	4
B. Qui sont les pratiquants du BDSM ?.....	5
1. Le fantasme BDSM.....	5
2. L'enquête australienne.....	6
3. « Sexe et pouvoir ».....	7
C. Penser la différenciation / hiérarchisation / binarité des sexes et des genres.....	8
III. Notre enquête	11
A. Méthodologie.....	11
1. Les sources.....	11
2. Méthodologie et conditions du recueil des témoignages.....	12
3. Les caractéristiques de notre échantillon.....	13
B. Résultats et discussion.....	14
1. Considérations générales.....	14
2. Analyse de contenu du groupe « binaire ».....	15
3. Analyse de contenu du groupe « non binaire ».....	21
IV. Conclusions	23
V. Bibliographie	26
A. Monographies.....	26
B. Tfe et articles.....	26